



Prix de la critique (théâtre et danse)

Saison 2006-2007

Je vous souhaite la bienvenue au *Prix de la critique (théâtre, danse) 2007*. Cette soirée mettra en valeur plusieurs d'entre vous, femmes et hommes, qui ont choisi l'expression théâtrale ou chorégraphique comme métier.

Permettez-moi de féliciter d'ores et déjà les nominés et les lauréats de cette édition. Je congratulate également tous les artistes et créateurs qui n'ont pas été retenus car cela ne signifie pas que leur travail a moins de valeur ou est de moindre qualité que celui de leurs pairs qui fouleront ce soir les planches du Rideau de Bruxelles.

Je voudrais mettre à profit cette préface pour vous informer de la mise en place des nouveaux conseils d'avis. Je sais que vous attendiez ces désignations avec impatience puisque le financement de vos projets est lié aux avis qu'ils me remettent.

Même si ces nominations dépendaient des candidatures introduites auprès de mon Administration et, bien entendu, des prescrits du décret et de ses arrêtés d'application, le fil rouge qui a guidé mes choix a été de prendre en compte l'expertise des candidats. J'ai aussi veillé à ce que les différents courants qui animent la création d'aujourd'hui y soient représentés.

N'éludons toutefois pas la difficulté du travail des conseils d'avis. Outre la multitude de dossiers qu'ils ont à analyser et la charge de travail que cela représente, les appréciations qu'ils me remettent ont des conséquences importantes sur les projets de création. Sachez qu'ils en sont conscients. Je suis convaincue qu'ils assumeront leur tâche avec toute la rigueur requise.

Les journalistes membres du Jury du *Prix de la critique* sont chaque année confrontés à des difficultés similaires lorsqu'ils se réunissent. Permettez-moi de les remercier en votre nom et au mien pour leur investissement dans l'organisation de ce prix. Leurs collègues n'en seront pas offensés, et n'en déplaît à leur modestie, saluons particulièrement Madame Michèle Friche et Monsieur Christian Jade qui coordonnent cette soirée depuis plusieurs années.

Fadila Laanan

Ministre de la Culture et de l'Audiovisuel



Plus bel «art vivant intégral», éphémère comme la vie, propice au dévoilement de l'intime comme à celui du monde, à l'exploration des rapports de l'un à l'autre, le théâtre demeure pour ceux qui en poussent aujourd'hui la porte un lieu privilégié de rencontres singulières. Dans une société sans doute aujourd'hui trop uniformément tournée vers des valeurs matérielles, sa vocation, reconnue par Lorca, à faire «*sortir la poésie du livre pour descendre dans la rue*» justifie pleinement l'engagement des pouvoirs publics pour en favoriser l'essor.

La Commission Communautaire Française y contribue, notamment à travers des actions destinées à en ouvrir l'accès au jeune public et de soutien aux jeunes professionnels, dans lequel nous renforçons notre investissement.

Fragiles par nature, le théâtre et la danse ont aussi besoin d'une reconnaissance. Cette soirée constitue une des occasions d'y contribuer en saluant et en distinguant celles et ceux qui les font vivre tout au long de l'année.

Je suis donc particulièrement heureuse de pouvoir en soutenir l'organisation.

Françoise Dupuis

Ministre, chargée de la Culture à la Commission Communautaire française

La culture est au cœur du Projet de la Ville. Elle est avant tout un facteur d'émotion, d'épanouissement et de plaisir personnel, une ouverture au monde, aux autres, à la nouveauté et à la réflexion. La culture joue un rôle à la fois émancipateur, créatif, éducatif et récréatif, ainsi qu'une fonction à la fois intellectuelle et irrationnelle, citoyenne et sociale, artistique et esthétique. La culture à Bruxelles est aussi une vitrine de la ville, un facteur d'attraction touristique et de rayonnement local et international. Elle génère des activités économiques et permet la création ou le maintien de nombreux emplois.

La culture doit jongler autant avec le concept de démocratisation culturelle (mouvement du haut vers le bas) permettant un accès renforcé de tous aux activités artistiques de la ville, qu'avec le concept de démocratie culturelle (mouvement du bas vers le haut) valorisant la créativité et la diversité culturelle de chacun. Comme Échevine de la culture, mon objectif est d'assumer l'héritage de la politique culturelle active de la Ville tout en lui donnant quelques inflexions nouvelles notamment en matière de renforcement de l'accès à la culture, de soutien à la création, et à la valorisation des artistes bruxellois, d'aide à l'émergence d'une culture métissée, de renforcement de la cohérence et de la visibilité des grandes actions culturelles de la Ville.

Joëlle Milquet

Première Échevine de la Ville de Bruxelles



Itin-errances

Nous vous l'annoncions comme une volonté délibérée, l'an dernier : les « Prix du théâtre et de la danse » – rébaptisés « Prix de la critique (théâtre et danse), suite à des remarques pertinentes – ont besoin d'air, de mouvement. Ils sont, par vocation, plus *itinérants* que sédentaires. Se choisir chaque année un lieu différent n'est pas une sinécure. Changer d'habitudes, renoncer à des « droits acquis » et en demander d'autres, renégocier des choses accordées, puis perdues, puis retrouvées n'est pas dans la nature des choses politiques et artistiques. Mais pour nous, cette *errance* est une nécessité, due à la géographie de notre paysage théâtral, modelé par l'histoire des lieux, l'actualité des changements de décor... ou de personnes. Bien sûr, nous ne collerons pas chaque année à une « actualité théâtrale » précise. Décider, longtemps à l'avance, comme nous le souhaitons, à terme, du lieu de notre cérémonie ne nous permettra pas toujours de coïncider avec « l'événement ». Mais depuis deux ans, le hasard fait bien les choses. La décision de transporter nos pénates au Théâtre National, nouveau lieu, en 2004, puis au Manège.Mons, tout juste inauguré, l'an dernier, était évidente, prévisible, donc assez facile à prendre. Tout comme le sera notre déplacement à Liège, pour inaugurer bientôt (?) le nouveau lieu du Théâtre de la Place. Mais trouver, via Michael Delaunoy, un metteur en scène qui soit aussi professeur au Conservatoire... *de Mons*, c'était, l'an dernier, un hasard malicieux. Un hasard qui nous poursuit cette année.

Parmi les nombreux lauréats 2006, organisateurs potentiels de la cérémonie des « Prix du théâtre et de la danse 2006 », Pietro Pizzuti, (prix du meilleur auteur) mais aussi acteur et metteur en scène talentueux fut le plus « courageux ». De tous les peuples de la Gaule, disait Jules César, fin connaisseur « italien » de l'Europe, les Belges sont les plus « courageux ». Alors, avec Pietro, Romain de Bruxelles, le Rubicon fut vite franchi. La mise en scène de la cérémonie, il la décida en dix minutes, en un tour de mail. Sa seule exigence : le retour au théâtre pur, à de jeunes interprètes, accompagnés de jeunes musiciens, classiques et modernes, le tout placé sous le signe de la Beauté. Quant au lieu, Pietro proposa sa plus ancienne famille, le Rideau de Bruxelles et donc aussi le Palais des Beaux-Arts, *Bozar*, dans la nouvelle terminologie. Idée d'autant plus pertinente pour nous que le prochain départ de Jules-Henri Marchant de sa fonction de directeur artistique du Rideau, et l'annonce de la nomination de son successeur avant le 30 juin, donnaient une vraie « actualité » à ce lieu « historique ». La première troupe d'acteurs purement belges, non inféodés à Paris, c'est Claude Étienne qui la fonda, en 1943, ici même. Une occasion donc de rendre un double hommage au successeur de Claude Étienne, Jules-Henri Marchant et à son successeur. Et, cruelle ironie temporelle, de rendre hommage aussi à Denyse Périer, comédienne et épouse de Claude Étienne, qui vient de quitter sa famille d'élection, le Rideau, après un long et beau voyage de plus de quatre-vingts ans. Et c'est ici que le hasard se fait de plus en plus malicieux. Car le brillant maître de cérémonie de l'an dernier, Michael Delaunoy, surgissant comme un diable d'une boîte, vient d'être nommé, fin juin, à la tête du Rideau, pour préparer, dès cet automne, la saison 2008-2009. Alors, les Prix du théâtre portent-ils bonheur à ceux qui les prennent en charge ? Ou la cartomancienne consultée par Michael lui a-t-elle décrit un ciel favorable ? On souhaite en tout cas à ce beau trio « Rideau », Jules-Henri Marchant, Michael Delaunoy et Pietro Pizzuti une fructueuse et harmonieuse collaboration pour le plus grand plaisir du public et... des critiques.

Christian Jade
président du jury

Le maître de cérémonie : Pietro Pizzuti

Photo Sylvain Fasy



Pietro, c’est d’abord un sourire, un charme, une conviction tranquille: l’art c’est la vie et la vie est un art. Chez lui intelligence et sensibilité font corps. Pas étonnant donc qu’il suscite spontanément amour et estime de toute la profession. Pietro Pizzuti, le plus Romain des Bruxellois est, le saviez-vous, sociologue, diplômé de l’UCL, et comédien, élève de Claude Étienne et de Pierre Laroche au Conservatoire de Bruxelles. De Bernard De Coster à Jean-Louis Barrault, de Maurice Béjart à Jules-Henri Marchant, d’Ingrid von Wantoch Rekowski à Christine Delmotte et, au cinéma, de Chantal Ackerman à Marion Hänsel en passant par les frères Dardenne, il sert, en finesse, les intentions des plus exigeants metteurs en scène. Mais ce charmeur séduit aussi les plus blasés des critiques. *Ève* du théâtre, en 1989, prix *Tenue de ville*, en 1997, et trois fois lauréat des *Prix du théâtre*, en 2001, 2004 et 2006. La plupart du temps comme acteur, l’an dernier comme auteur de deux pièces, qui ont vagabondé, cette année, loin de nos frontières. Guy Theunissen a emporté *La Résistante* dans une mémorable tournée en Afrique, alors que *Le silence des mères* connaissait les joies du *off* en Avignon, au théâtre belge des Doms. L’an dernier nous l’avions aussi récompensé comme traducteur de *Nature morte dans un fossé* de Fausto Paravidino. Ce traducteur est un « importateur » passionné de la riche scène italienne contemporaine. Ses interprétations de *Novecento* d’Alessandro Barrico et d’*A-Ronne*, spectacle musical de Luciano Berio restent deux souvenirs personnels fascinants. *Au fond à droite* de Raffaello Baldini lui a valu le prix « seul en scène » en 2004. Sa mise en scène de

Fabbrica d’Ascanio Celestini n’est pas étrangère à la bouleversante interprétation que nous en a donnée son vieux complice Angelo Bison, meilleur « seul en scène » 2005. Mais peut-on réduire notre Pietro à un « chantre de l’italianité ? ». Que nenni ! Il est aussi un des meilleurs défenseurs des auteurs contemporains, belges et français, dont Valère Novarina, Philippe Blasband, Philippe Minyana, Serge Kribus, Jean-Marie Piemme ou encore Eugène Savitzkaya. Pietro Pizzuti est aussi un activiste, un militant, un chevalier servant des textes modernes. En 1992, il fonde *Temporalia*, une ASBL qui favorise l’émergence de nouvelles écritures et qui organise par deux fois un « Marathon européen de l’écriture théâtrale », en 1994 et 2000. Il est à l’origine du « Centre des Écritures Dramatiques », par une étude préalable voulue à la fois par le Ministère de la Culture et Émile Lansman. Enfin son activité à la Bellone, comme conseiller artistique l’a amené à rapprocher créateurs, acteurs et diffuseurs des arts de la scène. Le « mystère Pizzuti » n’est rien d’autre qu’une intense présence au monde, par la parole, par l’écriture, par une générosité morale et sociale aussi: ce boulimique de travail consacre une partie de son temps libre au bénévolat dans un hôpital de la Ville de Bruxelles, pour guider les visiteurs stressés par la maladie. Le rôle sur mesure offert à Suzy Falk dans *le Silence des mères sort* tout droit de cette fine observation des Bruxellois de condition modeste. *Mille grazie* à Pietro l’humaniste, auteur d’un *Leonardo ou le souci de l’éphémère*, éloge de l’insatiable curiosité de la Renaissance, qui l’habite. C. J.

Meilleure création artistique et technique

Photo Danièle Pierre



Nathalie Borlée

Directrice technique de la Balsamine, Nathalie Borlée enchaîne, depuis dix ans, les créations lumière des spectacles de... femmes: Isabelle Pousseur, Michèle N’Guyen, Daniela Bisconti, Félicette Chazerand, Julie Annen, avec une fidélité artistique à Christine Delmotte pour laquelle elle signe pas moins de 15 créations. Rien que des femmes et des collaborations heureuses, c’est un « pur hasard » qui n’as pas besoin d’analys(t)e. Au boulot, elle pense en images, se nourrit des répétitions, histoire de « voir » le texte. Sa perception s’épanouit alors en axes de lumière surprenants. Dans le solo *Éros Medina* de Thierry Debroux, elle crée une lumière à deux temps, intime, emplie de trouble, comme la pièce. Des stries de lumières, sur le vaste plateau vide de la Balsa, couvrent une femme poursuivie dans la Médina, pour ensuite rétrécir en un cercle de lumière autour d’une femme recroquevillée dans ses démons intérieurs. Très fort. Pour *Les fourberies de Scapin*, autre ambiance: une coloration plus esthétique. Ses lumières chaudes répondent à la version légèrement « tziganisée » de Christine Delmotte, où un simple écran lumineux (orange ou bleu) sublime le décor « terrain vague », judicieux, de Catherine Somers. Bref, Nathalie Borlée, sortie de l’INSAS, section mise en scène, est une « visuelle » qui crée sa lumière, cette « autre façon de mettre en scène un spectacle et d’éclairer un texte » dit-elle. N. A.

Éros Medina de Thierry Debroux, mise en scène de Julie Annen. Théâtre de la Balsamine.

Reprise au Théâtre Le Public du 10 janvier au 9 février 2008.

Les fourberies de Scapin de Molière, mise en scène de Christine Delmotte. Théâtre de la Place des Martyrs.

Catherine Somers

Ses débuts ? 1990. Michel Dezoteux lui confie les rênes « spatiales » de *La noce chez les petits bourgeois*. La même année, elle rencontre les plateaux des autres metteurs en scène « maison » du Varia: Marcel Delval et Philippe Sireuil. Avec ce dernier, c’est une longue histoire qui commence. À l’origine, Catherine Somers s’inventait scénographe. Aujourd’hui, elle dessine avant tout des costumes. Un glissement dont elle est plutôt satisfaite: « *Le travail scénographique se fait essentiellement en amont. Pour les costumes, tu es davantage impliqué dans le processus. Ton travail évolue en collaboration avec les comédiens. Ce dialogue me plaît beaucoup.* » La saison dernière, à côté de *La Forêt* avec Philippe Sireuil, elle rencontrait pour la première fois Christine Delmotte autour des *Fourberies de Scapin* (pour lesquelles elle signalait également les décors). Là aussi, ses costumes avaient cette touche d’évidence « réaliste » détournée, transposée. Pour l’un, les références flirtaient joyeusement avec le monde du cirque. Pour l’autre, c’est celui des tziganes qui planait. Pour les deux, l’univers des gens de la route. Hasard ou trait d’union chez cette femme discrète, pour qui l’entente humaine est la base de toute entente artistique possible. O. H.

La forêt d’Alexandre Ostrovski, mise en scène de Philippe Sireuil. Théâtre National et Manège.Mons.

Les fourberies de Scapin de Molière, mise en scène de Christine Delmotte. Théâtre de la Place des Martyrs.



L’équipe vidéo et musique de Strange fruit

Une chanson mythique, un écran, une impressionnante clique de musiciens-comédiens et une foule d’instruments. Voilà les ingrédients qui ont permis à Michel Dezoteux de réaliser un rêve vieux de 30 ans, sur la scène du Varia: créer un spectacle basé sur *Strange fruit*, la chanson militante de Billie Holiday. Le spectacle éponyme ne mime jamais la chanteuse. L’idée, c’est de se donner un thème – la lutte contre le racisme par la musique – et de le décliner à travers les notes et les textes, dans un contexte de concert. Un thème, une liberté d’impro: tout ça respire le jazz à plein nez. Michel Dezoteux, malgré ses roulaquettes de rockeur, est un toqué de free jazz. En scène, il joue d’ailleurs du saxo. Et tout le monde s’y met: Karim Barras joue de la basse, Santo Scinta dévoile une voix d’ange, Denis M’Punga joue de tout... Les images d’archives, remixées par Éric Castex, soutiennent cet étonnant projet musical et tissent son fil rouge, sur un écran en fond de scène. Les images et la musique, ponctuées de rares textes, tentent de rejoindre l’émotion d’une chanson qui se comprend d’abord avec les tripes. L. A.

Strange fruit, mise en scène de Michel Dezoteux. Théâtre Varia.

Reprise au Théâtre Varia du 9 au 13 octobre.

Meilleure scénographie



Anne Guilleray

La scénographie ou les costumes ? L’un et l’autre, Anne Guilleray les enchaîne, dans des approches diverses, qui ne cherchent pas à imposer sa signature. Mais elle reconnaît privilégier les formes dépouillées, conceptuelles, qui laissent ouvert le champ de perception, évoquent plus qu’ils n’illustrent. L’architecture, le réalisme de la scène ne sont pas ses priorités. Venue de France, dès ses 18 ans, Anne Guilleray est sortie de la Cambre en 1998. Elle n’avait pas encore son diplôme en poche que Dominique Serron l’avait repérée et engagée : *Chat en poche* de Feydeau, début d’une collaboration de 6 ans, « une grande chance », dit-elle. Partenaire du Jeune Théâtre National, elle rejoindra aussi la grande fratrie du théâtre jeune public pour la belle *Nuit des chimères* de Christian Baggen. Les rencontres, les univers se sont enchaînés, dans une même réflexion avec le metteur en scène, le texte, la dramaturgie, au contact permanent du plateau. Parmi celles-ci : Marcel Delval, Pietro Pizzuti, Lorent Wanson (cet incroyable manège de cordes de *L’ami des lois*), Michael Delaunoy (le petit tas de cailloux-lumières des *Histoires d’un idiot de guerre*), Jasmina Douieb et les costumes de légende de *La Princesse Maleine*, Georges Lini et le sable d’*Incendies...* M. F.

Incendies de Wajdi Mouawad, mise en scène de Georges Lini. Zone Urbaine Théâtre.

Histoires d’un idiot de guerre d’Ascanio Célestini, mise en scène de Michael Delaunoy. Rideau de Bruxelles.

L’ami des lois d’après Courteline, mise en scène de Lorent Wanson. Manège.Mons et Théâtre National.

Push up de Roland Schimmelpfennig, mise en scène de Jean-Michel Van den Eeyden. Éden à Charleroi, Manège.Mons, Maison de la culture de Tournai.

Vincent Lemaire

Cet homme est un merveilleux récidiviste : voilà plusieurs années qu’il s’invite parmi ces nominés pour, souvent, récolter le prix de la meilleure scénographie. Cette saison nous l’avons surpris à nouveau en flagrant délit de talent dans *Bord de mer* de Véronique Olmi. Magali Pinglaut, bouleversante, y incarne une mère aimante mais fragile et asociale qui emmène ses deux garçons à la mer pour la première fois... et la dernière. Voyage pénible, ville pluvieuse, hôtel minable et visages hostiles, le beau rêve s’effrite et vire peu à peu au cauchemar. Le récit de cette débâcle, la comédienne le porte sur une estacade en bois légèrement de guingois, aux planches mal assurées. Comme perdue sur un radeau au milieu de l’océan, elle résiste puis tangue et chavire. Deux miroirs latéraux lui renvoient l’image de son infinie solitude. En toile de fond : l’horizon vide et menaçant. Par la magie des éclairages (Marco Forcella), ce gouffre bleu s’agite, se brouille ou s’assombrit au gré du récit ; certains moments rappellent les visions oniriques de Léon Spilliaert. Une fois de plus, Vincent Lemaire, architecte, peintre et poète de l’ellipse, réussit, avec un minimum d’éléments, à créer un univers en totale résonance avec le drame qui se noue sur la scène. D. M.

Bord de mer de Véronique Olmi, mise en scène de Michel Kacenenbogen. Théâtre Le Public, Théâtre de Namur, Théâtre de l’Ancre, Théâtre de Poche de Genève, Théâtre de la Place.

Marcos Viñals Bassols

La pluie, lancinante, sur le ciré de la comédienne... soit la fonte des glaçons posés sur un treillis. Autour du corps, un trait de craie. Espace sémantique, plastique, aussi sobre qu’efficace, comme le sont nombre de scénographies de Marcos Viñals Bassols, (assisté de Valérie Yourieff pour *Jours de pluie*), qui ne dédaigne pas pour autant l’utilisation des nouvelles technologies de la scène. « Je cherche dans l’authenticité qui m’entoure à reconnaître des affinités entre le monde et ce lieu magique qu’est la scène. » L’un de ses axes de travail est d’habiter le plateau par un grand objet, machine à jouer : ainsi l’immense table du *Roi Lune*, le miroir d’*Une saison en enfer*, mises en scène de Frédéric Dussenne, l’un de ses partenaires privilégiés, parmi d’autres, Franz Marijnen (*Purifiés*, *Le petit Prince*) à Adrian Brine (*La forme des choses*, *Copies...*) ou Jean-Michel d’Hoop, avec qui il a débuté en 1993 (*Yvonne Princesse de Bourgogne*, *Peer Gynt*, *Le fou et la nonne*, *King Leopold...*). Né à Barcelone (1967), c’est à Bruxelles qu’il s’est formé (Institut Saint-Luc, École de la Cambre). Les plateaux de théâtre l’ont naturellement accaparé, mais les musées l’ont appelé pour scénographier leurs expositions permanentes et Marcos Viñals Bassols travaille aussi pour le cinéma, la publicité. M. F.

Jours de pluie de Stéphanie Benson, mise en scène de Myriam Youssef. Zone Urbaine Théâtre.

Meilleur espoir féminin



Cachou Kirsch

Cachou n’est pas son vrai prénom. C’est un diminutif de Catherine. L’auteur de ces lignes ignore pourquoi Catherine a pris Cachou comme nom de scène mais il croit savoir... Pas pour la hauteur : l’arbre du même nom culmine en général à plus de 10 mètres dans les forêts tropicales et Cachou, la comédienne, n’est grande que par son talent. Par contre, l’acacia catechu, de son vrai nom, cache sous son écorce une sève à la saveur très particulière. Et voilà où l’on veut en venir : Cachou Kirsch est un concentré d’énergie. Cela se voit au premier coup d’œil. Quelque chose dans les yeux, dans sa façon d’être et de se mouvoir. Ce petit bout de femme recèle une énergie qui pourrait nous sauter à la figure si elle n’avait pas, à l’image des danseurs, le talent de nous la distiller, comme elle l’entend : ni trop ni trop peu. Un talent qu’elle a, cette saison, mis au service de thèmes et d’auteurs contemporains. D’Alexis Van Stratum qui l’a emmenée dans les remous chorégraphiques du couple et de ses *Hystéries*, à Koffi Kwahulé dont *Misterioso-119* lui a permis d’explorer la thématique de l’incarcération, et enfin Layla Nabulsi et ce *Peuple sans Nom*, qui sous la forme d’une fable douce amère aborde l’absurdité d’un monde qui écrase ceux qui ne savent pas nager. É. R.

Hystéries d’Alexis Van Stratum, mise en scène de l’auteur. Théâtre Marni.

Le peuple sans nom de Layla Nabulsi, mise en scène de l’auteur. Théâtre de L’.

Misterioso-119 de Koffi Kwahulé, mise en scène d’Alex Lorette. Théâtre Marni.

Deborah Rouach

La saison précédente déjà, on avait deviné chez ce petit bout de femme l’étoffe d’une grande. Parmi l’abondante distribution déployée dans les jardins du Méridien pour *Le chevalier d’Éon* de Thierry Debroux, elle brillait d’un éclat particulier sous les traits d’une pétillante aristocrate allemande. Quelques mois plus tard, seule en scène dans la petite salle du même théâtre, sa personnalité éclate dans le rôle de *Face de cuillère*, l’adolescente autiste rongée par un cancer qui donne son surnom à la pièce de Lee Hall. Deborah Rouach trouve les gestes et le ton justes pour incarner cette enfant étrange qui nous parle de son histoire et du monde qui l’entoure avec des mots pas toujours tendres ; elle enrage devant le silence de Dieu ou l’hypocrisie des médecins, elle se résigne face à la fragilité de ses parents, mais elle jubile en écoutant La Callas et les airs d’opéra sublimes où elle a choisi d’ancrer ses rêves. Sans jamais tomber ni dans le piège du pathos et des bons sentiments ni dans celui de la performance à tout prix, la comédienne construit son personnage avec une rigueur et une générosité remarquables sous le regard complice de Catherine Brutout. D. M.

Face de cuillère de Lee Hall, mise en scène de Catherine Brutout. Théâtre du Méridien.

Reprise au Théâtre du Méridien du 4 décembre 2007 au 19 janvier 2008

Édith Van Malder

Qualifier une jeune comédienne d’espoir peut sous-entendre qu’elle vient de sortir d’un conservatoire et qu’elle démarre tout juste sa carrière. Cela se peut. Mais cela ne doit pas forcément. Pour preuve, Édith Van Malder, dont nous tenons à saluer ce soir la composition réalisée dans *La forêt* d’Alexandre Ostrovski au Théâtre National, est une jeune comédienne (ça oui !!) qui se balade sur nos scènes depuis déjà une douzaine d’années. La Balsamine, le Théâtre de la Place, le Varia l’ont accueillie dans des mises en scène signées Jacques Delcuvellerie, Jean-Louis Colinet ou encore Philippe Sireuil qu’elle a rencontré pour *Le Café des Patriotes* de Jean-Marie Piemme, à la fin des années 90. Dans *La forêt*, fable sur la fin d’un monde et sur une certaine idée du théâtre, elle campe une Axioucha aux allures de Pinocchio, jeune fille à la fois contrainte et décidée, sur un fil tendu entre drame et farce. Elle relève le défi d’imposer sa personnalité derrière un masque de marionnette dont elle aurait coupé les fils avec ses dents. Édith Van Malder est loin d’être une débutante. Ce soir, elle figure dans une catégorie qui se veut synonyme de promesse, à la fois pour son parcours personnel et artistique mais aussi pour la vivacité de la jeune scène belge. É. R.

La forêt d’Alexandre Ostrovski, mise en scène de Philippe Sireuil. Théâtre National et Manège.Mons.

Meilleur espoir masculin



Cédric Juliens

C’est la chose la plus naturelle du monde mais c’est aussi l’habit le plus difficile à endosser : la nudité. Au théâtre, genre cruel où l’on se rend souvent par voyeurisme, se mettre à nu n’est pas une mince affaire, même pour un acteur. Intriguer le spectateur sans le choquer, le faire sourire sans tomber dans le gag ou la vulgarité : c’est tout un art de « se mettre à poil ». Cédric Juliens l’a bien compris qui apparaît tout nu avec une nonchalance irrésistible dans *Modèles vivants*. L’effet est radical pour introduire ce personnage brut de décoffrage, poseur professionnel dans les écoles d’art, modèle à l’ego bien musclé, qui relate son corps de « Giacometti », anguleux, didactique, avec assurance et exaspération, cynisme et impudeur. Si ce texte de Régis Duqué lui sied comme un gant, c’est sans doute que l’auteur est aussi son ami depuis 15 ans. Tout deux se sont rencontrés sur les bancs de l’université, en philologie romane. À l’époque, Cédric, désireux avant tout de raconter des histoires, hésitait entre l’enseignement et le théâtre. Il fera les deux, alternant un travail de mise en scène dans les écoles avec des rôles sous la direction, entre autres, de son mentor Frédéric Dussenne. Il est d’ailleurs l’auteur de *Frédéric Dussenne, radiographie d’un enseignement*, livre d’entretiens publié aux éditions Lansman. C. M.

Modèles vivants de Régis Duqué, mise en scène de Régis Duqué et Guillaume Istace. Théâtre de L’L.

Reprise au Théâtre du Méridien du 4 mars au 5 avril 2008.

Aurélien Ringelheim

Aurélien Ringelheim est titulaire d’un Master Pro à la Sorbonne en scénario-réalisation-production et a également obtenu le Premier Prix du Conservatoire Royal de Bruxelles. C’est la quatrième fois que ce jeune comédien foule les planches du Théâtre de Poche : il était déjà dirigé par Derek Goldby (qui signe la mise en scène de *Motortown*) dans *Sa majesté des mouches* de William Golding et dans *Le Lieutenant d’Inishmore* de Martin McDonagh. On a pu le voir également dans *La Revue Panique* d’après l’œuvre de Roland Topor, mise en scène par Charlie Degotte. Aurélien Ringelheim a aussi joué dans *La fourmière* au Festival International des Arts de Bagamoyo en Tanzanie, *Les innocents* de Henry James mis en scène par Frédéric Latin au Théâtre de la Valette et dans *Le caméléon blanc* de Christopher Hampton, mis en scène par Adrian Brine au Théâtre du Rideau de Bruxelles. Au cinéma, Aurélien a joué dans *Regarde-moi* réalisé par Frederic Sojcher et a réalisé *Te innerdo* avec Jean-Paul Comart. Dans *Motortown*, il incarne avec une grande sensibilité le personnage de Lee, jeune retardé mental britannique. T. G.

Motortown de Simon Stephens, mise en scène de Derek Goldby. Théâtre de Poche.

Clément Thirion

Il existe un point commun entre Clément Thirion, le comédien, et Benjamin, son personnage. L’un et l’autre sortent du conservatoire, le premier de Mons, le second... aucune idée, et ils se lancent tous les deux avec enthousiasme dans la carrière théâtrale, l’un dans *Saison One* au Théâtre de la Toison d’Or, le second en intégrant l’équipe du théâtre des Marronniers. La comparaison, rassurez-vous, s’arrête là. Il est peu probable que le directeur des Marronniers propose à Benjamin de se lancer dans une aventure feuilletonnesque de six épisodes comme celle que Clément a vécue, l’amenant à jouer en six semaines l’équivalent de trois pièces d’une heure et demie construites comme une mécanique bien huilée. Clément a relevé le gant que lui ont tendu Marie-Paule Kumps et Bernard Cogniaux. Mais entre nous, diront d’aucuns, si ce garçon joue là son propre rôle, une telle confusion entre réalité et fiction doit certainement être dangereuse, surtout pour quelqu’un qui démarre dans le métier. Faudrait peut-être un suivi psychologique, penseront les plus alarmistes. À moins... à moins que cela ne fasse partie de sa méthode, diront ceux qui ont lu des livres là-dessus... Rassurez-vous, bonnes gens : Clément se porte aussi bien que Benjamin. Son autodérision l’a mis à l’abri de bien des tourments. É. R.

Saison One de Marie-Paule Kumps et Bernard Cogniaux, mise en scène des auteurs. Théâtre de la Toison d’Or.

Meilleure découverte

Hansel et Gretel photo Phile Deprez



Hansel et Gretel

En s’invitant chez *Hansel et Gretel*, au Festival Émulation de Liège, on se doutait qu’on n’arrivait pas chez n’importe qui. Très impressionnante, à la fois glaçante et fiévreuse, la nouvelle création de Jean-Benoît Ugeux et Anne-Cécile Vandalem poursuit l’exploration de la solitude abordée avec *Zai zai zai zai*, premier et cinglant opus de la compagnie Résidence Catherine. On retrouve un couple coupé du monde mais avide de retisser des liens. Désespérément. Hansel et Gretel ont grandi. Un peu raides dans leurs costumes de fête, ils reçoivent les invités de leur mariage. Mais il n’y a personne. Dans ce jeu improbable, le frère et la sœur du conte sont seuls : ils ont joué et filmé tous leurs invités. Un à un, ils installent les téléviseurs autour de la table du banquet. Dans chaque télé, un convive. La synchronie entre le jeu des acteurs et les téléviseurs est sidérante. Peu à peu, sous la flamboyance de ce procédé, le puzzle d’un drame forme ses motifs de plus en plus angoissants, avant l’extinction brutale des images. Ne reste que la neige. Et la solitude, la vraie. Ce spectacle, qui s’apprête à réaliser une longue tournée en France, confirme la puissance corrosive des thèmes de Résidence Catherine, vulcanisés dans une forme audacieuse et jamais gratuite. L. A.

Hansel et Gretel de et par Jean-Benoît Ugeux et Anne-Cécile Vandalem, Festival Émulation de Liège et Théâtre de la Balsamine.

Reprise au Grand Manège de Namur du 6 au 12 mars 2008, à l’Éden de Charleroi du 8 au 12 avril 2008 et au Théâtre de la Place du 23 au 30 avril 2008.

Modèles vivants photo DR



J’ai gravé le nom de ma grenouille... photo Olivier Jeannin

Modèles vivants

Des dizaines d’yeux les scrutent, les effleurent, captent leurs formes et leurs mouvements. Mais si leur corps parle, jamais on n’entend leur voix. Dans *Modèles vivants*, Régis Duqué leur donne la parole. De la pudeur la plus farouche à la provocation érotique, ils sont quatre à se dévoiler, à confier aux voyeurs que nous sommes, la part la plus intime de leur expérience de modèles. Ce spectacle épatant nous révèle d’abord un jeune auteur belge quasi inconnu, Régis Duqué ; son texte, aussi novateur par la forme que par le propos, ose aborder avec humour et finesse le tabou de la nudité et de la relation au corps. Créée dans le cadre du festival Enfin Seul au Théâtre de L’L, la pièce propose quatre monologues qui s’entrecroisent, se cognent ou se frottent, portés par d’excellents comédiens : Anne Chappuis, Daphné D’Heur, Cédric Juliens et Marie Vennin. Si l’écriture est parfaitement maîtrisée, on peut en dire tout autant de la mise en scène ; avec la complicité de Guillaume Istace, Régis Duqué réussit également à insuffler vie et rythme à ses mots, à mener les comédiens vers la note la plus juste et à donner une cohérence globale à ces confidences singulières. D. M.

Modèles vivants de Régis Duqué, mise en scène de Régis Duqué et Guillaume Istace. Théâtre de L’L.

Reprise au Théâtre du Méridien du 4 mars au 5 avril 2008.

J’ai gravé le nom de ma grenouille dans ton foie

Il était une fois un collectif bruxellois qui, né en 2000, s’était donné pour mission de décapier tout vernis lisseur de spectacle. Il était une fois une jeune compagnie qui, aux sentiers tout tracés, préférait la ligne brisée, les aspérités. Il était une fois la Clinic Orgasm Society qui, s’attaquant au conte, dégomma ses clichés – princesses et chevaliers – pour faire place aux angoisses, fantasmes, délires d’un univers en proie au chaos. Dans ce bric à brac, Mathylde Demarez et Ludovic Barth (et la caméra discrète de Jessica Champeaux) : elle s’extrait d’un sac, il catapulte des poupées, elle s’évanouit dans une jupe longue, il la sauve de l’étouffement aux fleurs... La relation du couple n’est ni décrite ni même décryptée au gré de *J’ai gravé le nom de ma grenouille dans ton foie* (La grenouille, pour les initiés) mais vigoureusement secouée, anarchiquement disséquée. Voilà bien un « théâtre-surprise » qui, au désordre hallucinant – irrésistible autant qu’impénétrable – de la première partie, fait succéder la preuve que tout était construit jusqu’au vertige, scrupuleusement, systématiquement. Les images tout à l’heure captées s’emploient désormais à retourner ce petit monde dans un formidable « conte à rebours ». Foutraque et facétieuse, survitaminée et hilarante, mais aussi empreinte d’une étrangeté sauvage, une découverte donc, portée avec vigueur, rigueur et inventivité par cette société fûtée. M. B.

J’ai gravé le nom de ma grenouille dans ton foie de Ludovic Barth et Mathylde Demarez, mise en scène des auteurs. Théâtre Varia.

Reprise en 2007-2008 au Palais des Beaux-Arts de Charleroi du 31 octobre au 3 novembre, au Théâtre Royal de Namur du 30 janvier au 1^{er} février, à l’Atelier 210 du 7 au 9 février, le 12 février au Manège.Mons, les 20 et 22 février à la Maison de la Culture de Tournai.

Meilleur auteur



Thierry Debroux

Est-il une saison digne de ce nom sans retrouver à l’affiche au minimum deux pièces de Thierry Debroux ? Le gaillard est prolifique – trop diront, peut-être, les esprits chagrins – et ses œuvres, régulièrement nominées, ont la particularité d’investir des scènes parfois très différentes, touchant ainsi un public qui ne cesse de s’élargir. Comédien lui-même, Thierry Debroux fait partie de ces auteurs dont les textes sont de véritables cadeaux pour ses interprètes. Le monologue d’*Éros Médina* est plus que cela encore, puisque c’est la comédienne Anouchka Vingtier qui a, elle-même, initié ce texte en racontant à Thierry Debroux l’histoire d’un secret de famille, celle de sa grand-mère, Alexina. L’auteur se glisse ici avec une plume habile dans le corps et l’esprit d’une femme et en explore les territoires troubles tout en abordant divers thèmes tels l’émancipation de la femme, le viol, le racisme, et cela dans l’atmosphère fascinante de la Médina de Marrakech. Très différente, la pièce *Darwin*, qui évoque le retour de l’obscurantisme et du religieux dans la sphère du politique, témoigne du souci de l’auteur d’aborder dans son œuvre des thématiques qui reflètent l’état d’une humanité en plein désarroi. Ses écrits pourraient être cruels et désespérés. Il n’en est rien. L’humour reste toujours présent, laissant ainsi à notre intelligence le soin d’échapper au défaitisme ambiant de ce XXI^e siècle.

D. B.

Éros Médina de Thierry Debroux, mise en scène de Julie Annen. Théâtre de la Balsamine.

Reprise au Théâtre Le Public du 10 janvier au 9 février 2008.

Darwin de Thierry Debroux, mise en scène de Marcel Delval.

Reprise au Rideau de Bruxelles du 24 avril au 25 mai 2008 et au Centre Culturel d’Uccle le 26 mai 2008.

Marie-Paule Kumps et Bernard Cogniaux

Une écriture à quatre mains, sur un clavier d’humour aux harmoniques d’un quotidien doux amer : les mots ricochent, les actes s’imbriquent en sketches, le tout offre une formidable matière à jouer. Marie-Paule Kumps et Bernard Cogniaux ne se sont pas lancés dans l’écriture d’un coup de baguette magique : dix ans en champions de la ligue d’improvisation et une formation de comédien, l’une à l’IAD, l’autre au Conservatoire de Bruxelles. Ils se sont frottés à Feydeau comme à Martin Crimp. Ils ont été les stars de Blabla à la RTBF, et depuis 1990, écrivent, en solitaire ou en couple, sans abandonner le jeu, la mise en scène et l’enseignement (Conservatoire de Mons). De la confrontation de leurs idées, notées dans un unique cahier et qui sillonnent le couple, la famille, sont nés *Orange sur un dictionnaire*, *Pour qui sont ces enfants qui hurlent sur nos têtes*, *A table*, ou encore le mélancolique *Étape au motel* (2006). Leur dernier-né a créé la surprise au Théâtre de la Toison d’Or : *Saison one* file à toute allure, moulé en 6 épisodes à l’aune des séries télévisées. Le sujet ? Ni *Friends*, ni *X Files*, mais le milieu du théâtre croqué à pleines dents ironiques, hilarantes et... presque vraies. Savoureux ! Leur prochaine création, *Tout au bord*, sera accueillie au Théâtre Le Public.

M. F.

Saison one de Marie Paule Kumps et Bernard Cogniaux, mise en scène de Marie-Paule Kumps. Théâtre de la Toison d’Or.



Virginie Thirion

L’identité, les modèles, la transmission... : sujets de conversation entre amis. Entre metteur en scène et comédien. Entre auteur et acteur. Entre Virginie Thirion et Alexandre Trocki. C’est pour lui qu’elle écrit *Rentrez vos poules*. C’est elle aussi qui le mettra en scène dans l’intimité de l’atelier costumes du Varia, pour un résultat à la tendresse cinglante. À cette échelle, l’écriture sur mesure est un petit luxe – abordable et si précieux. L’écriture elle-même affirme d’ailleurs sa présence dans le texte, sa ponctuation, sa typographie presque, autant de références, comme celles qui nourrissent à la fois le sujet et le personnage (la famille, le cinéma, les nuits de la saint Jean...). « J’étais une femme, je suis un homme » dit sous la plume de Virginie Thirion celui qui a posé cet acte radical – renoncer à tout jamais à la normalité – comme on choisit son camp. Derrière les mots (et leur incarnation, les images qu’ils charrient) fuse la réflexion : sur les femmes et leur corps, sur la violence et le silence, sur la soumission et l’action, sur la fiction et la réalité. Le tout avec la pudeur et la générosité qui habitent l’œuvre de la jeune femme. Née en Champagne, ayant quitté la France pour étudier l’interprétation dramatique à l’Insa, elle s’illustre en Belgique depuis plus de dix ans comme metteur en scène et auteur, à qui le « théâtre les yeux dans les yeux » tient à cœur.

M. B.

Rentrez vos poules de Virginie Thirion, mise en scène de l’auteur. Théâtre Varia.

Prix Bernadette Abraté

Depuis 2003, ce prix honore une personne, une association de personnes, une compagnie, une institution théâtrale qui, par son engagement et la qualité continue de son travail, ou suite à une ou plusieurs initiatives ponctuelles, contribue ou a contribué d’une façon remarquable à la mise en valeur de la pratique théâtrale.

Photo Marc Bodson



Michèle Braconnier: la découverte et la fidélité

Michèle Braconnier déteste l’ennui. Alors, elle s’est lancée dans un boulot où l’on peut cumuler une multitude de problèmes. Sans jamais connaître l’ennui. Depuis 1990, elle dirige et anime le Théâtre de L’L à Ixelles. Loin des grandes scènes où le public se presse en confiance, elle joue la carte du risque, de l’émergence, de la découverte. « Si on ne le fait pas ici, où le fera-t-on » s’interroge-t-elle avec une souriante conviction. Depuis 1990, elle multiplie donc les prises de risque. Le premier de tous fut de se lancer dans l’aventure consistant à transformer un garage en un lieu de répétition, de création, d’expérimentation, tant dans le domaine de la danse que de l’écriture dramatique contemporaine. Durant de nombreuses années, elle avança quasiment seule. Toujours sur la corde raide financière. Puis, les conditions se sont un peu améliorées avec l’aide de divers pouvoirs publics. Mais là où d’autres en auraient profité pour changer de statut ou de ligne de conduite, elle a poursuivi sans faillir sur une voie difficile et passionnante mêlant découverte et fidélité. Pour faire ses choix, elle écoute, va voir, rencontre, lit, discute, regarde, débat... Mais si elle écoute les avis des uns et des autres, elle porte toujours seule sa programmation. Convaincue parfois contre l’avis de tous. Et prête à assumer ses choix même en cas de ratage. Car pour elle, l’élément déterminant reste la rencontre avec les créateurs et leurs univers. Celui-ci allant bien au-delà d’un seul projet. Il lui arrive ainsi de collaborer avec des personnalités déjà solidement établies mais en quête d’autre chose. Pour cela, L’L est un lieu idéal où un spectacle peut se développer depuis sa conception sur le papier jusqu’à sa création complète. Entre les deux, L’L accueillera des étapes de lecture, de recherche, d’ateliers, de bancs d’essai. Autant de démarches permettant au créateur

d’avancer, de réfléchir, de peaufiner son travail, notamment à travers divers rendez-vous avec le public comme les festivals *Danse en vol* et *Enfin seul*. Depuis 1990, des personnalités telles que Layla Nabulsi, Pietro Pizzuti, Olivier Coyette, Frédéric Ruymen, Geneviève Damas, Pascal Crochet, Isabelle Dumont, Virginie Thirion, Maria Clara Villa Lobos, le groupe Toc, Melanie Munt, Barbara Mavro Thalassitis, Laurence Vielle, Patricia Kuypers, Xavier Lukomski, Julyen Hamilton, Veronika Mabardi, Magali Pinglaut, Jean-François Noville, Pascale Tison, Christian Crahay, Fernando Martin, Marie-Paule Kumps, Fré Werbrouck, Valérie Lemaître et bien d’autres y ont travaillé, écrit, joué, dansé, mis en scène, chorégraphié. Vous l’ignoriez ? Pourtant, tous sont à un moment ou à un autre passés par la rue Major Dubreucq. Certains de leurs spectacles s’y sont construits discrètement avant d’être abandonnés, transformés, oubliés, créés, applaudis ou éreintés. Certains ont même été récompensés par les Prix du théâtre. Pour ceux-là comme pour les autres, Michèle Braconnier n’a jamais oublié son crédo de départ : découverte et fidélité. Deux mots qui convenaient à merveille à Bernadette Abraté.

J.-M. W.

Meilleure comédienne



Anne-Pascale Clairembourg

Avec ses grands yeux, sa peau de porcelaine et sa taille longiligne, on dirait une poupée. Mais attention : surtout ne pas se fier à son visage d’ange ! Anne-Pascale Clairembourg joue comme on exorcise ses démons. Dans *Jours de pluie* de Stéphanie Benson, récit d’une femme-enfant pour qui la vie n’est pas un conte, la comédienne semble littéralement possédée par les mauvaises rencontres qui jalonnent le sentier de sa vie pluvieuse. Sans misérabilisme mais avec une formidable énergie et une efficace distanciation humoristique, elle nous conte le destin de cette « femme sans corps » parce que livrée toute sa vie à la violence des hommes. Dans son ciré blanc, comme imperméable à la douleur et à la tristesse, ses rires et son insouciance contrastent avec la noirceur du récit. Sans filet dans ce seul en scène intense de bout en bout, sans parapluie non plus, l’actrice se dévoile goutte à goutte, sans un demi-poil d’indécision dans le jeu. Déjà nominée dans cette même catégorie aux Prix du Théâtre 2005 pour son rôle dans *La Princesse Maleine* de Maeterlinck, Anne-Pascale Clairembourg se tisse une place de plus en plus indispensable sur nos scènes. C. M.

Jours de pluie de Stéphanie Benson, mise en scène de Miriam Youssef. Zone Urbaine Théâtre.

Lara Persain

Discrète, Lara Persain, trop discrète... Vous ne trouverez ni son nom ni son portrait dans le *who’s who* du théâtre belge sur la toile. Et pourtant voilà plusieurs années qu’elle mène sa barque, mais en eaux profondes, loin des côtes trop fréquentées. Vous auriez pu la découvrir sur les scènes du théâtre jeune public en compagnonnage avec le Zététique Théâtre. Proche de metteurs en scène comme Pietro Varasso et Jean-François Noville, elle a participé à des spectacles engagés dans la réalité d’aujourd’hui. Mais c’est au ZUT que Lara Persain s’est vraiment révélée : elle y habitait de sa bouleversante présence la dernière partie du triptyque de l’Américain Neil LaBute, *Bash*. Comme dans les deux volets précédents, l’auteur d’un crime y dévoile peu à peu l’énigme de son forfait. Lara Persain, en infanticide (ce troisième chapitre s’intitule *Medea redux*), nous mène sur les traces de son amour d’adolescente abandonnée par le professeur qui l’a séduite et engrossée. Par son jeu subtilement intériorisé, sa voix parfaitement maîtrisée, sa passion contenue, la comédienne émeut et glace à la fois, creuse en nous des vertiges et nous confronte à la violence ordinaire d’une société déboussolée. D. M.

Bash de Neil LaBute, mise en scène de René Georges. Zone Urbaine Théâtre.

Reprise en 2007, au Théâtre Jardin Passion (Namur) du 31 octobre au 10 novembre et à la Fabrique de Théâtre de Frameries (Hainaut) le 16 novembre 2007.

Photo Cassandre Dubois



Magali Pinglaut

Petite, elle voulait faire paléontologue. Elle est devenue comédienne. Une perte peut-être pour le monde des dinosaures, une chance sans aucun doute pour celui du théâtre qui voit cette étoile filante briller depuis quinze ans maintenant. Encouragée dès son plus jeune âge par des parents curieux, instituteurs passionnés de théâtre, amis de surcroît avec Ariane Mnouchkine, la Française a rejoint la Belgique en 1990 pour entrer au Conservatoire de Bruxelles. Depuis c’est l’avalanche de rôles marquants (*Personne ne m’a prise par la main pour m’emmener là-bas* d’après Depardon, *Kean* de Dumas ou *Minetti* de Bernhard) et de lauriers. Cette année, Magali Pinglaut a prouvé une fois de plus l’impressionnante étendue de sa palette en enchaînant deux rôles aux antipodes. Tout en extériorité et en pathos, à la limite de la transe, dans le rôle d’*Électre* de Sophocle, elle nous a éblouis de retenue dans *Bord de mer* de Véronique Olmi, dans la peau d’une mère face à l’hostilité du monde. Épousée de l’intérieur par ce personnage échoué, qui voulait emmener ses fils à la mer mais sera rattrapé par un océan de solitude, la comédienne se tient en équilibre au bord du gouffre, fragile et solide à la fois, bouleversante. C. M.

Bord de mer de Véronique Olmi, mise en scène de Michel Kacenenbogen. Théâtre Le Public, Théâtre de l’Ancre, Théâtre Royal de Namur, Théâtre de la Place et Théâtre de Poche de Genève.

Électre de Sophocle, mise en scène d’Isabelle Pousseur. Théâtre National et Théâtre de la Place.

Reprise au Théâtre National du 10 au 19 avril 2008.

Meilleur comédien



Alain Eloy

« Tu as ta propre poésie, tu travailleras », lui avait-on dit quand il étudiait le théâtre. Près de vingt ans plus tard, la prédiction s’est réalisée. Alain Eloy, venu à la scène par l’amour du chant, est un poème à lui tout seul. Chaque acteur a sa flamme. La sienne est souriante, enfantine, légère, puis tout à coup grave et maussade. Équilibriste de l’émotion, chanteur de charme ou tragédien soudain, Alain semble toujours à la recherche ludique du mystère de la scène. Avec Michael Delaunoy, depuis ses début en 1990, l’acteur a trouvé le partenaire idéal : un metteur en scène qui l’admire et le pousse au défi. *Frank le garçon boucher*, spectacle belgo-québécois, est une nouvelle réussite éclatante. Alain Eloy y joue la descente aux enfers d’un garçon qui veut aimer avec la voracité d’un cochon et n’est pas mieux traité qu’un porc. Brillante étoile d’une onirique galaxie de personnages, l’acteur livre un Frank ulcéré, lumineux et tourmenté. Sous la conduite de Tatiana Stépantchenko, sa composition d’Amadeus dans *Mozart et Salieri* touche aussi à l’excellence. Face à Julien Roy, autre grande pointure, Alain Eloy confirme que la générosité et l’inventivité sont deux qualités où le talent peut pousser toujours plus haut. L. A.

Frank le garçon boucher de Patrick McCabe, mise en scène de Michael Delaunoy. Le Manège.Mons et le Théâtre de l’Ancre à Charleroi.

Création du Théâtre Blanc (Québec) et de L’Envers du Théâtre (Belgique).

Reprise à la Maison de la Culture de Tournai du 22 au 27 octobre 2007 et au Théâtre de la Place des Martyrs à Bruxelles du 8 novembre au 8 décembre 2007.

Mozart et Salieri de Pouchkine, mise en scène de Tatiana Stépantchenko. Manège.Mons.

Thierry Janssen

Né en 1972, Thierry Janssen sort de l’IAD en 1995. En tant que comédien, il a joué dans de nombreuses pièces pour différents théâtres bruxellois. La saison dernière, on a pu le voir dans *Incendies* de Wajdi Mouawad et *Juliette à la foire* de Micheline Parent, mis en scène par Georges Lini au Zut, et dans *L’atelier* de Jean-Claude Grumberg, mis en scène par Michel Kacenenbogen au Théâtre Le Public. Cette saison il jouera en novembre et décembre dans *L’oiseau vert* de Carlo Gozzi mis en scène par Carlo Boso. Il assiste également des metteurs en scène comme Thierry Debroux, Cyril Bacqué et Derek Goldby. Il a signé lui-même trois mises en scène dont une œuvre originale *Merlin le fou* dont il est l’auteur. Il a également coécrit plusieurs scénarios et participé pendant cinq ans à un projet de série télévisée de science-fiction produite par les Humanoïdes Associés. Sa première pièce, *Le Roi bouffon* ainsi qu’*Aurore dans la toile* ont été finalistes du concours de l’Union des Artistes en 1998. En 2005, il coécrit avec Olivier Rosman *Taches sombres*, monologue publié dans *Enfin seul* (3^e) aux éditions Lansman. T. G.

Incendies de Wajdi Mouawad, mise en scène de Georges Lini. Zone Urbaine Théâtre.

Juliette à la foire de Micheline Parent, mise en scène de Georges Lini. Zone Urbaine Théâtre.

L’atelier de Jean-Claude Grumberg, mise en scène de Michel Kacenenbogen. Théâtre Le Public.

Fabrice Rodriguez

Saison riche, comme souvent, pour ce comédien éclectique à l’aise dans tous les styles et sur toutes les scènes : *Motortown* au Théâtre de Poche, *Bash* au Z.U.T. et *Délires* au Théâtre de la Place des Martyrs. Diplômé de l’INSAS en 1992, le parcours de Fabrice Rodriguez est étroitement lié à celui du metteur en scène Jean-Michel d’Hoop qui l’a mis en scène dans de nombreuses pièces : *Yvonne Princesse de Bourgogne* de Witold Gombrowicz, *Peer Gynt* de Henrik Ibsen, *L’éveil du printemps* de Frank Wedekind, *Jean et Béatrice* de Carole Fréchette ou encore *King Léopold II* de Mark Twain. Plus récemment, on a pu le voir dans *Soie* de Alessandro Barrico dans une mise en scène de Brigitte Bailleux et dans *No Lies*, un monologue d’Aurélien Bodinaux dans une mise en scène de Sébastien Chollet au Théâtre des Tanneurs. Fabrice Rodriguez a également foulé les planches de nombreuses scènes françaises et italiennes. Au cinéma, il a tourné dans *Komma* réalisé par Martine Doyen, auprès de Valérie Lemaitre et Arno, *Wild Side* réalisé par Sébastien Lifshitz, *Nuit noire* réalisé par Olivier Smolders ainsi que dans divers courts métrages. T. G.

Bash, latterday plays de Neil Labute, mise en scène de René Georges. Zone Urbaine Théâtre.

Délires d’André Baillon, mise en scène de Christian Lebliq. Théâtre de la Place des Martyrs.

Motortown de Simon Stephens, mise en scène de Derek Goldby. Théâtre de Poche.

Meilleur seul en scène



Frédéric Dussenne

Rares sont les metteurs en scène de théâtre qui osent l'épreuve des planches. Frédéric Dussenne a pris tous les risques en décidant de se faire l'interprète du beau récit testamentaire de Jean-Luc Lagarce, *Le voyage à La Haye*, paru aux Solitaires Intempestifs, la maison d'édition que l'homme de théâtre français avait fondée. Créé au Théâtre de Namur en octobre 2006, puis joué pendant six semaines au Public, le spectacle connaît encore de beaux jours (on l'a vu cet été au Festival de Spa, notamment). Dirigé avec un soin attentif par Olivier Coyette, Frédéric Dussenne évolue avec une fragilité pleine de détermination dans la scénographie complexe et allusive de Fabien Teigné. L'acteur se fond dans la parole de Lagarce, donnant une leçon de théâtre et de vie. Un de nos hommes de théâtre les plus féconds rend ainsi un hommage bouleversant à un autre homme de théâtre hors format – metteur en scène, écrivain, chef de troupe, éditeur –, trop tôt disparu, à l'âge de 38 ans, en 1995. P. T.

Le voyage à La Haye de Jean-Luc Lagarce, mise en scène d'Olivier Coyette. Théâtre Royal de Namur et Théâtre Le Public.

Frederik Haugness

Si c'est un homme, œuvre majeure de Primo Levi, l'auteur, né à Turin en 1919, est arrêté comme résistant en février 1944 et déporté à Auschwitz où il restera jusqu'en 1945. À sa sortie, il décide de témoigner pour fournir des documents à une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine. Seul en scène, Frederik Haugness se glisse dans la peau du matricule 174 517 d'Auschwitz. Diplômé de l'IAD, le comédien est sur les planches du Théâtre de Poche dès 1995 pour le Festival des *Premières rencontres*, dans *Le public* de García Lorca, mis en scène par Frédéric Dussenne. Il a depuis été dirigé par Pierre Fox, Daniel Hanssens ou Julien Roy et a joué dans des lieux aussi divers que le Rideau de Bruxelles, le Théâtre Royal du Parc, la Comédie Claude Volter, la Soupape ou L'L. On a pu le voir cet été dans le *Dracula* de Bram Stoker à Villers-la-ville. Il a mis en scène plusieurs spectacles, dont *The Wild Party* de J.M. March en 2001, repris en septembre 2007 à l'Atelier 210. Il a également joué dans des courts métrages, et des téléfilms comme *Quai n° 1* réalisé par André Buytaers ou *Les Maîtres de l'Orge* réalisé par Jean-Daniel Verhaeghe. T. G.

Si c'est un homme de Primo Levi, mise en scène de Michel Bernard. Théâtre de Poche.

Reprise au Théâtre de Poche du 6 au 24 novembre 2007.

Anouchka Vingtier

Avec *Éros Médina*, solo émouvant, créé à la Balsamine par la jeune metteuse en scène Julie Annen, la comédienne Anouchka Vingtier porte pudiquement un secret de famille, écrit pour elle par l'écrivain Thierry Debroux. Sur scène, une comédienne, une lumière, un récit labyrinthique. Une femme, inquiétée par les regards d'hommes de la Médina, se plonge dans le passé troublant de son aïeule, victime de sévices de guerre par des G.I.'s venus libérer la France. La scène est immense. Au centre, un tabouret en formica, rudimentaire. Et du silence tout autour. Seule, avec ses personnages familiers, Anouchka Vingtier – nommée « Meilleur espoir féminin » en 2004 – est magistrale. Plus d'une heure durant, elle alterne une panoplie d'émotions et de jeux, tantôt couverte, tantôt encerclée par les lumières de Nathalie Borlée. Dès les premiers sons, elle emporte son public dans un voyage intime et sombre et réussit à créer les images de son histoire. N. A.

Éros Médina de Thierry Debroux, mise en scène de Julie Annen. Théâtre de la Balsamine.

Reprise au Théâtre Le Public du 10 janvier au 9 février 2008.

Meilleur spectacle de danse



Holeulone photo Michel Jakar

Holeulone

Deux hommes qui n'en forment plus qu'un. Deux corps qui se complètent, se confondent, fusionnent dans la pénombre. Deux danseurs pour dire les pensées d'un homme, sa perception des choses, ses émotions, ses souvenirs, son combat avec lui-même. Éric Domeneghetty et Jaro Jinarsky sont époustouffants dans *Holeulone*, de Karine Ponties. Mais ce spectacle est aussi le travail de toute une équipe. Les interprètes sont littéralement plongés dans le film d'animation réalisé par Thierry Van Hasselt : marée venant leur lécher les pieds, trou noir les entraînant vers les abysses, visages, silhouettes apparaissant puis se transformant aussitôt. L'osmose avec la chorégraphie est totale. Le plateau blanc percé de trappes d'où surgissent les danseurs (Wilfrid Roche), les éclairages jouant constamment avec la pénombre et parvenant, avec une précision inouïe, à faire oublier totalement que deux corps se meuvent sur le plateau et non un seul (Florence Richard), le travail d'écriture (Mylène Lauzon), celui de la régie son et vidéo (Julie Rousse et Joëlle Reyns), la musique et le décor sonore tout en subtilité (Dominique Pauwels) : tout contribue à faire de *Holeulone* un spectacle parfait. Certains rient énormément aux incroyables acrobaties des danseurs, d'autres sont profondément touchés par ces mêmes moments, où l'homme semble lutter avec lui-même. J.-M. W.

Chorégraphie de Karine Ponties, Compagnie Dame de Pic. Théâtre Les Tanneurs.

Reprise aux Théâtre Les Tanneurs les 5 et 6 juin 2008.

Ultime exil photo DR



Khoom photo Mikha Wajnrych

Ultime Exil

Pour l'avoir vécu de près, Lisa da Boit et Giovanni Scarcella dansent l'exil avec puissance et sensibilité. Après s'être rencontrés à Milan dans la compagnie Corte Sconta, les deux artistes italiens se sont installés à Bruxelles en 1998, Giovanni pour travailler avec Wim Vandekeybus, et Lisa pour se frotter à l'univers de Karin Vyncke et, plus tard, créer leur propre compagnie : Giolisu. Aujourd'hui, c'est une transposition chorégraphique, personnelle et émotionnelle de ce parcours que nous livre le couple dans *Ultime Exil*. Sur la scène du Théâtre de L'L, ils ont trouvé l'asile poétique idéal pour mettre en mouvements ce sentiment d'être étranger, ce besoin de se trouver une place, de communiquer, d'aimer. Au cœur d'une brume opaque, chamboulant nos propres repères, les danseurs tâtent l'espace, tombent, s'arrachent péniblement au sol, à leurs racines. À mesure que le brouillard se dissipe, la gestuelle, jusque là dépouillée, prend de l'envergure, les corps s'embrassent, se poursuivent, se heurtent, puis s'envolent en solo. Comme une promesse de délivrance, le corps prend véritablement possession de l'espace, dans des élans plus amples et vigoureux. Jusqu'à cette image d'espoir, vague ondoiyante de bougies sur le dos de Giovanni. Lumières dans le noir. C. M.

Chorégraphie de Lisa da Boit et Giovanni Scarcella, Compagnie Giolisu. Théâtre de L'L (dans le cadre de Danse Balsa Marni).

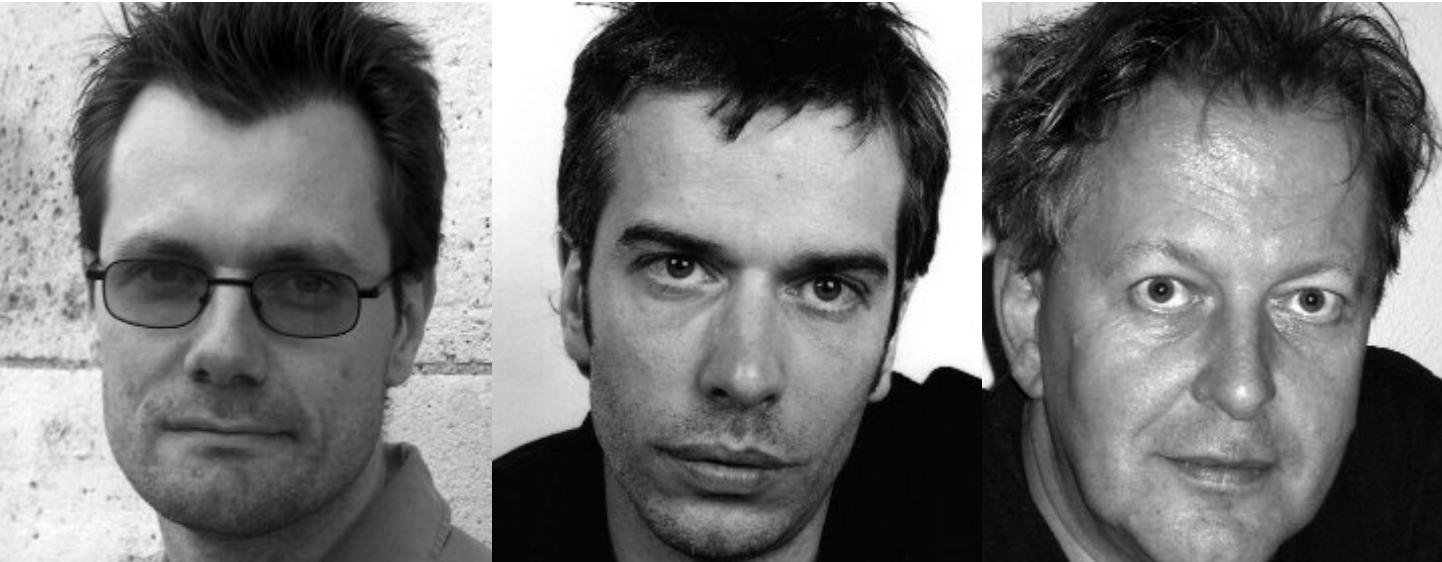
Khoom

Suspendues à des cordes rouges, au centre d'un espace délimité par une barrière circulaire (superbe scénographie de Johan Daenen), Frauke Mariën, Céline Perroud et Sarah Piccinelli, les trois remarquables danseuses de *Khoom*, évoluent au centre du plateau, en parfaite osmose avec la musique de Scelsi qui irrigue tout le spectacle. Interprétée live par l'ensemble Musiques Nouvelles, cette musique évolue en cercles concentriques comme la chorégraphie imaginée par Nicole Mossoux et Patrick Bonté. Très loin de l'univers du cirque, *Khoom* utilise l'art de la danse-voltige de manière poétique, sans jamais tomber dans la démonstration. Constamment reliées à leur corde, vêtues de tailleurs gris et coiffées de perruques noires (ingénieux costumes de Colette Huchard), les trois femmes semblent souvent n'en faire qu'une. Une femme dont tous les états se superposent, se croisent, se rencontrent pour mieux se rassembler dans de larges mouvements circulaires à l'unisson. Le trio danse dans les airs et vole sur le sol dans de larges mouvements au ralenti où les trois jeunes femmes semblent littéralement suspendues au cœur du temps. Et c'est le spectateur qui finit par se retrouver, insensiblement, dans un étrange et merveilleux état d'apesanteur. J.-M. W.

Chorégraphie de Nicole Mossoux et Patrick Bonté, Compagnie Mossoux-Bonté. Manège.Mons (dans le cadre du festival Via et de la Biennale Charleroi-Danses).

Reprise au Théâtre Varia du 13 au 17 mai 2008.

Meilleure mise en scène



Michael Delaunoy

Franck le garçon boucher, de Patrick McCabe, est une ballade irlandaise un peu particulière. Toute la subtilité de la pièce – et de la mise en scène de Michael Delaunoy – est de jouer sur l’ambiguïté de la situation. Où est-on ? Dans la réalité d’un petit village irlandais des années 60, ou dans la tête d’un vieux gamin, qui nous éclabousse de ses souvenirs douloureux ? C’est l’histoire de Franck, à la mère suicidaire et au père alcoolique. Il a un copain avec qui faire des bêtises, Joe, et un ennemi, Philip, petit bourgeois à la mère insupportable. Son initiation à la boucherie sera le début de sa folie. Un décor planté pour un solide drame naturaliste. Mais la mise en scène de Michael Delaunoy, s’appuyant sur des acteurs belges et québécois de haut niveau et sur un décor habile et poétique de Jean Hazel, évite la brutalité. Il préfère suggérer que décrire en recourant notamment à des chansons des années 60 et des costumes inspirés de l’esprit des comics américains d’époque. La complémentarité est éclatante entre le scénographe, le metteur en scène et les acteurs, aux accents différents et capables tour à tour de chanter, danser, bondir, mimer à l’unisson. Alain Eloy, complice du metteur en scène depuis plus de quinze ans, s’y montre stupéfiant de vérité dans le rôle, pas évident, de « Petit Cochon », un enfant attardé et compulsif.

Franck le garçon boucher de Patrick McCabe, mise en scène de Michael Delaunoy. Manège.Mons et Théâtre de l’Ancre à Charleroi. Création du Théâtre Blanc (Québec) et de l’Envers du Théâtre (Belgique).

Reprise au Théâtre Blanc (Québec) du 11 septembre au 6 octobre 2007 et au Théâtre de la Place des Martyrs du 8 novembre au 8 décembre 2007.

René Georges

Au sein de son collectif XK Theater Group, le metteur en scène et comédien René Georges, passionné d’Edward Bond, développe la pratique et la théorie de son théâtre, « *embarqué dans les thématiques sociales et individuelles de son temps... un théâtre pauvre... qui privilégie la relation primordiale entre le texte, l’acteur et le spectateur... où la violence est la question centrale posée par le théâtre.* » C’est cette densité cohérente que l’on retrouve dans *Bash* de l’Américain Neil LaBute. Trois monologues, un décor minimal, résumé à trois écrans-photos, lisses comme le rêve US, pour avouer des crimes commis par des gens « ordinaires. » Un père étouffe son bébé, des jeunes « chassent un pédé », une mère tue son fils. Faits divers et confessions déroutantes. René Georges insinue une atmosphère troublante, acculant le spectateur dans les frontières floues de la complicité malsaine. Et ce pari, il le réussit en poussant ses quatre comédiens dans l’excellence ! Méticuleux, il installe Fabrice Rodriguez, Lara Persain, Edwige Bailly et Bruno Mullenært dans un jeu concentré sur le récit, incarné en profondeur, dans une présence légère et tendue, presque statique. Le regard, souvent absent, est plongé dans l’ailleurs. Un travail d’orfèvre : pas étonnant que ses comédiens soient nommés par ailleurs.

Bash, latterday plays de Neil LaBute, mise en scène de René Georges. Zone Urbaine Théâtre.

Reprise au Théâtre Jardin Passion à Namur du 31 octobre au 10 novembre 2007 et à la Fabrique de Théâtre de Frameries (Hainaut) le 16 novembre 2007.

Philippe Sireuil

En 1977, Philippe Sireuil créait sa première compagnie, Le théâtre du Crépuscule, et mettait en scène *L’entraînement du champion avant la course* (Michel Deutsch) : double augure de la trajectoire de cet être insoumis, explosif, né en 1952 au Congo et diplômé de l’Insas. Le crépuscule ? « L’homme aime les humeurs noires du monde, les failles des êtres », écrit l’auteur et ami Jean-Marie Piemme dont il a créé de nombreuses pièces. La course du champion ? Sireuil appartient à la race des authentiques metteurs en scène et maîtres de la lumière, alternant les écritures contemporaines (Jean-Luc Lagarce, Philippe Minyana, David Harrower, Bernard-Marie Koltès, Marguerite Duras, Jean-Marie Piemme...) et les classiques (Marivaux, Shakespeare, Molière, Ibsen, Tchekhov, Claudel, Musset, Ostrovsky...), tout en explorant souvent le monde de l’opéra. À chaque œuvre son esthétique, souvent picturale, musicale, mais une même clarté, une même intelligence dans l’appropriation du plateau, une manière de jouer de tous les outils du théâtre pour creuser les no man’s land de la langue et du jeu. Aujourd’hui, Philippe Sireuil est artiste associé du Théâtre National, après avoir fondé et mené le Théâtre Varia (avec Marcel Delval et Michel Dezoteux) (1982-2000) et dirigé le Théâtre Jean Vilar (2001-2003).

La forêt d’Alexandre Ostrovski, mise en scène de Philippe Sireuil. Théâtre National et Manège.Mons.

Meilleur spectacle

Incendies photo Pierre Bodson



Incendies de Wajdi Mouawad

Avec ses résonances œdipiennes, l’épopée libanaise de Wajdi Mouawad possède le choc des grands récits : une mère silencieuse, morte en terre d’exil, des jumeaux en colère, un testament tordu, une quête, sur fond de guerre civile et de pardon, et l’effroi, là où les bourreaux et les victimes se confondent. La mise en spectacle de ce puzzle incendiaire par Georges Lini, avec ses comédiens investis, son décor inattendu et sa mise en scène virtuose reste un souvenir théâtral d’exception ! Au bout de trois heures d’intensité croissante, l’émotion est à fleur de peau. Des spectateurs aux comédiens, il s’est passé quelque chose. Georges Lini a encore frappé fort, dirigeant une œuvre chorale avec urgence, avec une énergie efficace et de l’audace, dont celle d’embarquer le spectateur dans le décor, signé Anne Guilleray. Dans ce voyage épique, on chamboule le ronronnant confort scène / salle pour installer les spectateurs sur des fauteuils pivotants à 360°, incrustés sur un rail de chemin de fer. Partout autour, du sable. Et neuf interprètes lancés à vive allure à travers l’intrigue, le temps, les coins et recoins, et autant de scènes illuminées au bon endroit par Xavier Lauwers. Un impressionnant travail collectif.

Incendies de Wajdi Mouawad, mise en scène de Georges Lini. Zone Urbaine Théâtre.

Histoire d'un idiot de guerre photo Daniel Locus



La forêt photo Véronique Vercheval

Histoires d’un idiot de guerre d’Ascanio Celestini

On ne coupera plus jamais un oignon de la même manière, tant celui d’Ascanio Celestini nous a fait pleurer – et rire aussi. À travers l’histoire d’un grand-père italien qui veut acheter un cochon lors des derniers jours de la seconde guerre mondiale, ce conteur italien tricote des récits grandioses et futiles, qui confinent au vertige du vrai et du faux. Était-il possible de transposer un pareil bagout en français ? Oui, en s’y mettant à deux ! Angelo Bison et Pietro Pizzuti font chanter leurs propres racines italiennes pour livrer un spectacle délicieux. La mise en scène ludique et tendre de Michael Delaunoy leur fait toucher la grâce, qui trouve aussi ses ailes dans les éclairages raffinés de Laurent Kaye. Tout cela fleurit bon l’Italie par l’art de la tchatche bien sûr, mais aussi par cette capacité à parler de sujets graves avec légèreté, comme si de rien n’était. Le texte nous fait sentir la puanteur de l’humanité qui crève sous les bombes, avant de jouer la dérision soudaine. C’est la terrible pirouette du clown. Ici, tout est vrai, même si c’est faux. Ce qui compte, c’est l’oreille qu’on se prête, pour forger un théâtre curieux et étonné des drôles de bêtes que nous sommes. Une réussite à la tendresse exceptionnelle.

Histoires d’un idiot de guerre d’Ascanio Celestini, mise en scène de Michael Delaunoy. Rideau de Bruxelles.

La forêt d’Alexandre Ostrovski

En s’emparant de cette pièce d’Ostrovski, Philippe Sireuil nous parle essentiellement du grand cirque de la vie. Le cirque, c’est d’ailleurs l’univers qu’il a choisi pour donner à la pièce un petit côté intemporel. Et tout y contribue. La scénographie dépouillée (Philippe Sireuil et Vincent Lemaire), les musiques de David Quertigniez, les formidables costumes de Catherine Somers, les maquillages de David Friedland. Proche de la poésie clownesque, les personnages nous rappellent constamment des figures ou des situations connues. Bien sûr, il y a les deux héros. L’un tragédien, l’autre comique, ces deux acteurs (Philippe Jeusette et Fabrice Schillaci) débarquent chez la tante du premier dans l’espoir de se replumer un peu. Tous deux sont en effet dans la dèche. Mais comme les acteurs sont très mal vus, ils vont se faire passer pour ce qu’ils ne sont pas. On comprendra vite que les vrais imposteurs ne sont pas ceux qu’on croit. La pièce présente en effet un double visage. D’un côté, une formidable déclaration d’amour aux acteurs. Les vrais, les artistes. De l’autre, une charge féroce contre les comédiens. Ceux de la vie de tous les jours, qui simulent et changent de personnages comme d’interlocuteurs pour masquer leur vraie nature. Servi par une interprétation sans faille, le spectacle s’avère drôle et sensible, passionnant et surprenant. Terriblement actuel.

La forêt d’Alexandre Ostrovski, mise en scène de Philippe Sireuil. Théâtre National et Manège.Mons.

Remerciements

Merci d'abord aux *actrices et acteurs, danseuses et danseurs, metteurs en scène et artisans des arts de la scène* – auxquels cette cérémonie est dédiée – pour leur générosité, leur goût du risque, leur talent.

Merci à nos *sponsors institutionnels et privés* sans lesquels le spectacle, le programme et la fête finale seraient impossibles, faute de moyens financiers. Vous en trouverez la liste et le logo ci-contre et des déclarations d'intention culturelles sur les pages de garde de ce programme.

Merci au *Rideau de Bruxelles* qui nous accueille cette année, avec ses deux directeurs artistiques, cohabitants, *Jules-Henri Marchant* et *Michael Delaunoy*, son efficace co-directrice *Martine Renders* et la toujours enthousiaste *Catherine Briard*.

Merci à *Paul Dujardin*, patron de *Bozar* qui nous accueille en son superbe Hall Horta pour le verre de l'amitié. Merci à *l'Institut Émile Gryson* (du CERIA) dont les élèves ont préparé et serviront les menus plaisirs de fin de soirée.

Merci à mes collègues du *jury* qui, entraînés par la passion, guidés par la raison, essaient d'être équitables dans leurs choix, rédigent des notices argumentées et collectent des photos pas toujours faciles à se procurer, pour votre programme.

Merci à tous les autres qui collaborent bénévolement à l'élaboration de ce programme, de la *Bellone*, dirigée par *Antoine Pickels* avec, en son sein, l'équipe du *CID* et sa cheville ouvrière *Jocelyne Philippekin*, jusqu'à l'éditeur *Hayez*, qui, depuis trois ans, nous accorde des tarifs préférentiels, en passant par le graphiste *Patrice Junius*, d'*Alternatives théâtrales*, qui nous offre gracieusement son savoir-faire pour le graphisme et la mise en page de ce programme, depuis deux ans.

Merci enfin à l'homme orchestre *Pietro Pizzuti*, acteur, auteur, metteur en scène et maître de cérémonie, remettant le théâtre pur et dur au centre d'une cérémonie rythmée par toutes les musiques.

Christian Jade

Président de l'asbl Prix du théâtre et de la danse

BO
ZAR
THEA
TRE

RIDEAU
R



L'ENSEIGNEMENT
DE LA COMMISSION COMMUNAUTAIRE FRANÇAISE

LA BELLONE
MAISON DU SPECTACLE

Alternatives
théâtrales

HAYEZ
www.hayez.be

Soutiens institutionnels et privés du Prix de la critique (théâtre et danse) 2006-2007

M^{me} Fadila Laanan, Ministre de la Culture, de l'Audi-visuel et de la Jeunesse de la Communauté française,

M^{me} Françoise Dupuis, Ministre de la Culture de la Cocof,

M^{me} Joëlle Milquet, Échevine de la Culture de la Ville de Bruxelles,

M. Benoît Cerexhe, Ministre-Président du Conseil de la Cocof,

M. Henry Ingberg, Secrétaire Général de la Communauté française,

M^{mes} Christine Guillaume, Directrice Générale et Carole Bonbled, Directrice du service Théâtre du Ministère de la Culture de la Communauté française,

M. Frédéric Young, Délégué général (Belgique) de la SACD,

M. Benoît Vreux, Directeur du Centre des Arts scéniques - CAS.



SACD



Le jury du Prix de la critique (théâtre et danse) 2006-2007

Président

Christian Jade, RTBF-La Première

Vice-présidents

Dominique Brynaert, Télé Bruxelles

Michèle Friche, Le Vif-L'Express, Le Soir

Membres du Jury

Nurten Aka, La Capitale, Le Journal du Mardi

Laurent Ancion, Le Soir

Marie Baudet, La Libre Belgique

Thomas Ghyselinckx, Zone 02

Olivier Hespel, Le Vif-L'Express

Catherine Makereel, Le Soir

Dominique Mussche, RTBF-Musique 3

Éric Russon, RTBF Culture Club, Arte-Belgique,

50 degrés Nord

Philip Tirard, La Libre Belgique,

Jean-Marie Wynants, Le Soir, Arte-Belgique,

50 degrés Nord

Organisation

Coordination générale

Christian Jade

Michèle Friche

Catherine Briard (Rideau de Bruxelles)

Jocelyne Philippekin (La Bellone)

Coordination du programme

Catherine Makereel

Rédaction

Nurten Aka

Laurent Ancion

Marie Baudet

Dominique Brynaert

Christian Jade

Michèle Friche

Thomas Ghyselinckx

Olivier Hespel

Catherine Makereel

Dominique Mussche

Éric Russon

Philip Tirard

Jean-Marie Wynants

Conseil d'administration

de l'asbl Prix du théâtre et de la danse

Baron Jacques Franck, président d'honneur

Christian Jade, président

Dominique Brynaert, membre

Michèle Friche, membre

Graphisme

Patrice Junius, Alternatives théâtrales

Photo couverture

Justine Junius

Impression

Hayez, Bruxelles